



Rencontre

RÉENCHANTER LE MONDE

Il vient d'être installé sous la coupole de l'Académie des beaux-arts et expose en ce moment ses sculptures au Petit Palais. À 57 ans, Jean-Michel Othoniel peut être fier du chemin parcouru. Il a bâti une œuvre unique, poétique et plus subtile qu'il n'y paraît.

Par **Éric Jansen**



Pour son habit d'académicien, il souhaitait sortir de l'ordinaire, trouver une idée à la fois novatrice et respectueuse des règles. Jean-Michel Othoniel aime la subtilité, en art comme dans la vie. Jamais de choc frontal. Sa voix douce et basse illustre ce caractère réservé. Mais l'audace, le désir de surprendre, ce besoin de marquer sa différence, son élan créatif en somme, vibrent sous la peau, sourds et fébriles. Il a donc demandé à la maison Dior et à son directeur artistique Kim Jones s'ils accepteraient de l'épauler dans cet exercice de style... Leur accord fut immédiat. « *Nous sommes partis du premier costume imaginé par le peintre David, sur lequel nous avons réinterprété les fameuses broderies des rameaux d'olivier...* », confie l'artiste. Le résultat est un jaillissement d'arabesques or et vert, qui transforme le jeune académicien (57 ans) en personnage surnaturel, entre Peter Pan et Papageno, ce qui n'est pas pour déplaire à l'amateur de contes de fées. Un lyrisme toutefois bridé par la rigueur de la redingote, le col officier, la coupe impeccable. Pour son épée, Jean-Michel Othoniel voulait également un objet unique et symbolique: la lame est en obsidienne, un matériau qu'il affectionne particulièrement, et le pommeau en bronze a été façonné par Johan Creten, l'artiste qui partage sa vie. « *Elle est très lourde et donc importable, ce qui me convient bien. Je n'aimais pas trop le côté militaire de la chose...* » C'est Jack Lang qui lui a remis l'épée, non pas sous la coupole de l'Institut de France comme c'est l'usage, mais au Petit Palais, au milieu de ses œuvres, car l'artiste y expose soixante-

Vue de l'exposition « Le Théorème de Narcisse » au Petit Palais avec, au premier plan, « Gold Lotus » (2019).

Page de gauche, Jean-Michel Othoniel photographié par Brigitte Lacombe dans son habit d'académicien, le 8 septembre dernier.

dix sculptures inédites. Au fond, le Covid-19 a eu du bon : en décalant d'un an son installation à l'Académie des beaux-arts, il lui a permis d'unir ces deux événements qui sont comme une apothéose. Toujours modeste, Jean-Michel Othoniel en convient à demi-mot. Il s'agit de sa plus importante exposition personnelle à Paris depuis la rétrospective que lui avait consacrée le Centre Pompidou en 2011. Christophe Leribault est à l'origine de ce coup d'éclat. Cela fait quelques années que le directeur du Petit Palais propose à un artiste contemporain de venir dialoguer avec les collections du musée, au moment de la Fiac. On se souvient d'Andres Serrano ou de Kehinde Wiley. Mais cette fois, il n'est pas question de passerelle entre les siècles. Jean-Michel Othoniel investit littéralement les lieux. « *C'est la première grande exposition post-confinement et Christophe a pensé à moi car il voulait réenchanter le monde, offrir du rêve au public. C'est aussi pour cela que l'exposition est gratuite.* »

Éloge de la beauté

En effet, rien de déprimant ou de sanguinolent dans les œuvres de Jean-Michel Othoniel. Pour lui, la beauté n'est pas un mot tabou. « *Au début, elle m'embarrassait, mais je me suis libéré grâce à mes voyages en Asie où la beauté est une étape vers la spiritualité. Je me suis rendu compte que nous avons en Occident une culpabilité: si c'est beau, c'est moins radical, mais c'est un vieux débat. Pour moi, Félix Gonzalez-Torres a fait exploser cela, il créait des œuvres très belles et parlait du sida!* »



Rivière de briques bleues sur les marches de l'entrée, gigantesque Couronne de la nuit au-dessus du grand escalier, Precious Stonewall scellées dans les murs, Lotus dorés posés sur l'eau des bassins du jardin intérieur, l'univers merveilleux de Jean-Michel Othoniel a trouvé son écrin. Les visiteurs y déambulent sereinement, souvent sans savoir qu'au-delà de l'aspect très plaisant à l'œil se cachent des intentions plus complexes. Le titre de l'exposition laisse entendre que derrière la jolie perle de verre qui a rendu célèbre l'artiste, il y a une véritable démarche intellectuelle: « Pourquoi "Le Théorème de Narcisse"? Parce que ce sont des œuvres-miroirs, comme un homme-fleur qui, en se reflétant lui-même, reflète le monde autour de lui. Comme l'écrit Gaston Bachelard, "le narcissisme n'est pas toujours névrosant, il joue aussi un rôle positif dans l'œuvre esthétique (...). La sublimation n'est pas toujours la négation d'un désir (...). Elle peut être une sublimation pour un idéal". »

Muni de cette clef, tout devient plus clair... ou pas. Avec Jean-Michel Othoniel, il y a toujours plusieurs lectures possibles. Ainsi, ses fameuses colliers de perles ont une dimension sacrée. « Ils sont comme une mandorle, un nimbe qui entoure un corps absent... » Ses grandes sculptures en forme de nœuds borroméens sont nées après la lecture de Jacques Lacan. Elles se sont développées ensuite de façon empirique jusqu'au jour où un mathématicien mexicain, un certain Aubin Arroyo, a pris contact avec l'artiste : ses sculptures illustraient parfaitement sa théorie des reflets. Depuis, Jean-Michel Othoniel travaille en collaboration avec lui. « J'ai créé une trentaine d'œuvres à base de ses calculs mathématiques... » On comprend pourquoi l'abstraction a envahi son travail.

Une poignée de soufre

Autre exemple de sens caché, les sculptures-fontaines qu'il conçoit en 2015 pour le Bosquet du théâtre d'eau que Louis Benech réinvente dans les jardins du château de Versailles. « Je suis parti d'un traité reproduisant les pas de danse de Louis XIV... » Subtil. À Doha, pour le musée national du Qatar dessiné par Jean Nouvel, il imagine, au-dessus d'un bassin de 900 mètres, 114 sculptures-fontaines inspirées de la calligraphie arabe. Mais ce que nous préférons, c'est lorsqu'il nous explique pourquoi il a eu tant de plaisir à imaginer des œuvres pour le jardin du Petit Palais: « C'est un espace où les gens aiment se promener, se relaxer, mais je n'oublie jamais que le jardin peut être aussi fantastique, dangereux. En préparant cette exposition, je suis tombé sur

Vues de l'exposition « Le Théorème de Narcisse » au Petit Palais avec, ci-dessus, les sculptures « Nœud miroir » (2021) et, ci-contre, « La Couronne de la nuit » (2018).



le roman de Zola, La Faute de l'abbé Mouret. L'histoire de ce prêtre qui commet le péché de chair à cause de la puissance enivrante d'un jardin, avec cette fin tragique: délaissée, la jeune femme se suicide, asphyxiée par les fleurs qu'elle apporte dans sa chambre. Dans le merveilleux, j'aime aussi le côté inquiétant. »

Réenchâter le monde certes, mais en y glissant une poignée de soufre... Les amateurs d'art se souviendront que ses premières œuvres, dans les années 1990, étaient justement composées de soufre. Et comment a-t-il baptisé cet énorme entrepôt de 4 500 mètres carrés à Montreuil, où il vient d'installer son atelier et celui de Johan Creten? La Solfatara. En référence au volcan près de Naples, étape obligée du Grand Tour au XIX^e siècle, mais porte des Enfers pour les Grecs et les Romains...

Exposition « Le Théorème de Narcisse », jusqu'au 2 janvier au Petit Palais, avenue Winston-Churchill, Paris 8^e.